

Pourtant, restée seule, ce ne fut pas sans remords qu'elle songea à ce quelle allait faire : suivre à l'insu de ses frères et sans prendre l'avis de personne, un homme qui, malgré ses explications sommaires, n'en était pas moins obligé de se cacher sous un nom volé ; elle avait un regret pour cette vie si calme et heureuse qu'elle avait menée jusque-là dans son pays natal, pour cette maisonnette qui serait désormais bien vide, pour le chagrin de François surtout qu'elle avait toujours trouvé si bon. L'avenir aussi effrayait, incertain, dans un pays inconnu, au milieu de gens qui parleraient une autre langue et que, dès son enfance, elle avait appris à haïr.

Mais quoi ! Elle aimait ! Et lorsqu'en regard de tout cela elle mettait le départ de Martial, la certitude de ne plus le revoir et de le sentir malheureux, elle s'avouait tout bas qu'elle ne pouvait hésiter à le suivre.

Cette agitation intérieure se reflétait sur son visage ordinairement reposé et pur. François ne put se dispenser d'en faire la remarque :

—Es-tu malade, sœur ? fit-il en la quittant après le souper.

—Je me sens souffrante, en effet ; je crains de ne pouvoir aller à l'atelier demain matin.

La voix était mal assurée et le rouge lui monta aux joues. François l'enveloppa du regard furtif et se retira sans ajouter un mot. Le matin, il partit à l'heure habituelle sans s'inquiéter de l'absence de sa sœur ni même de sa santé.

Piévreuse, Mariette se leva aussitôt, rassembla à la hâte les quelques objets et vêtements qu'elle comptait emporter, un peu de linge, quelques souvenirs de famille, même un portrait de ses frères et une centaine de francs amassés sou à sou sur son maigre salaire ; puis, cette excitation passée, elle s'assit et pleura, prise d'un immense découragement en présence de cette détermination si grave et qui froissait tous ses sentiments, un seul excepté.

—Allons, murmura-t-elle, il faut se décider, sans quoi je ne pourrai plus partir. D'ailleurs, l'heure approche et François pourrait revenir.

Un dernier regard à cet intérieur où elle avait été élevée, où elle avait vécu, puis, son paquet au bras, elle sortit.

Mais à peine avait-elle franchi le seuil qu'elle recula, étouffant un cri. Son frère était là, tout pâle, contre le mur.

Lui saisissant le bas, il lui cria, durement :

—Où vas-tu ?

—Elle ne répondit pas.

—Tu ne peux pas le dire, n'est-ce pas, où tu vas ainsi avec ton paquet de hardes, comme une vagabonde ? Mais je le sais, moi : tu vas retrouver ton amoureux qui quitte l'arsenal aujourd'hui. Avoue donc ! ajouta-t-il en la secouant.

—Oui, dit-elle d'une voix éteinte.

—Je m'en doutais, et depuis longtemps, que cela finirait ainsi. Hier, quand j'ai su qu'il partait, le gueux, sans rime ni raison, je me suis dit qu'il y avait quelque infamie manigancée entre vous et que tu le suivrais, Je ne m'étais pas trompé !

—Pardonne moi, frère, je l'aime ; et, s'il part sans moi, je ne lui survivrai pas.

—Ta ta ta ! rêves de jeunes fille ! Sais-tu seulement ce que c'est qu'aimer ou mourir à ton âge ? Moi aussi, je t'aime, Mariette, et c'est pourquoi je veux t'éviter une folie. Notre mère t'a confiée à moi, je te garde.

Il la fit rentrer avec lui et ferma la porte.

Mariette ne songea plus qu'à une chose : midi approchait, Martial allait partir sans elle et, comme elle ne savait où le retrouver, c'en était fait de son bonheur.

—Laisse-moi, dit-elle, ou je te jure que demain je serai morte.

François eut peur.

—Soit ! reprit-il, je ne te retiendrai pas de force, puisque tu veux nous abandonner pour suivre ce misérable qui t'a ensorcelée avec ses belles manières et ses paroles doucereuses ; mais, un mot encore. Je n'aime pas Martial, tu le sais, il m'a volé une place qui me revenait de droit, il n'a jamais cessé de me témoigner de la haine et du dédain ; ce sont des querelles personnelles, n'en parlons plus. Mais plus que jamais sa conduite actuelle excite mes soupçons. Pourquoi quitter la manufacture au moment où tout lui réussit si bien ?

—Il est bon, je t'assure, et j'ai confiance en lui. Dans quelques jours je serai sa femme.

—Pourquoi ce délai ? Pourquoi ne t'épouse-t-il pas ici ?

—C'est impossible.

—Pourquoi ?

Mariette ne répondit pas.

—Il ne te l'a pas dit, n'est-ce pas ? Il ne peut pas te le dire, il t'a fait de belles promesses et tu t'en contentes, naïve que tu es. Il y a dans la vie de cet homme un secret terrible, je l'ai toujours soupçonné, et aujourd'hui plus encore. Qui est-il, d'où vient-il ? On n'en a jamais rien su. Et où va-t-il maintenant ? tu le sais, tu dois le savoir ?

—Non.

—Tu mens, Mariette, c'est invraisemblable, tu ne partirais pas ainsi en aveugle, sans connaître une partie au moins de ses projets. Où allez-vous ensemble ? Pour vous marier, dis-tu. C'est donc dans son pays, près des siens ? Quel est ce pays ?

—N'insiste pas, François, je t'en supplie, je ne puis de répondre, laisse-moi partir.

—Non ! cent fois non ! Ne crois pas que je te laisse partir, toi qui ne m'a pas quitté pendant vingt-deux ans, sans savoir même où tu vas. Tu fuis la maison comme une fille de rien, tu cours les grands chemins avec ce misérable en croyant qu'il t'épousera : soit, tu es d'âge à savoir te conduire, et en t'avertissant que tu seras sûrement malheureuse, j'ai fait tout mon devoir. Mais du moins je veux savoir où tu vas : tu ne quitteras pas la maison avant de me l'avoir dit.

Il s'était placé devant la porte, les bras croisés, attendant. Mariette ne sut pas mentir :

—Eh bien, je vais te dire le secret qu'il m'a confié. C'est mal, frère, de m'obliger ainsi à faillir à ma promesse ; j'espère que tu sauras le garder mieux que moi ; que Martial me pardonne de l'avoir trahi pour le rejoindre ! Nous allons à Paris, et de là pour nous marier, en Allemagne.

—En Allemagne ! c'est un Allemand ! Le voilà donc ce secret terrible ! Tout s'explique maintenant ! Comment ne l'as-tu pas su !

—Calme-toi, frère, dit Mariette effrayée de cette excitation qu'elle n'avait pas prévue. Il était si malheureux ! Si tu savais ! Il m'a raconté ses souffrances ; personne ne voulait l'embaucher, parce qu'il faisait partie d'une société secrète, et c'est pour vivre qu'il a changé de nom, car il se nomme Frédéric